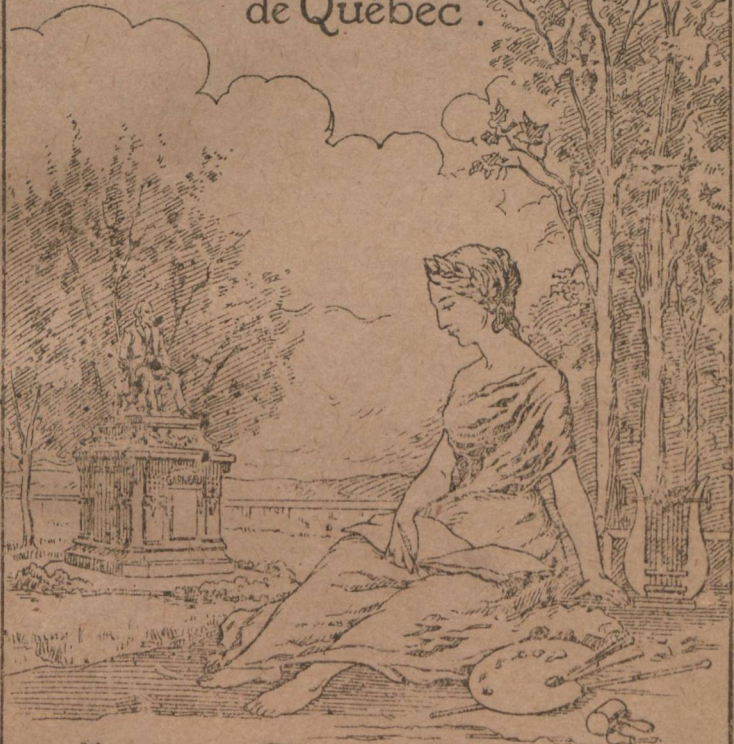


44382
8

LE TERROIR

Organe de la Société
des
Arts, Sciences et Lettres
de Québec.



Edmond LeMoine

No. 1.

— QUEBEC, JUILLET 1918 —

10 sous

Sommaire :

NOTRE REVUE	Page	1
LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES		
DISCOURS DU PRÉSIDENT	"	8
UN PELERINAGE AU PAYS DE MARIA CHAPDE- LAINE, D. Potvin	"	18
AUX CANADIENS TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR (Poésie) A. Cinq Mars	"	36
VERS L'AVENIR, G. E. Marquis.	"	37
LA FOLLE (Poésie) Jos. Patry.	"	42
LES ECHOS DE LA SOCIÉTÉ	"	44
BIBLIOGRAPHIE		48

Abonnement : Un an, \$1.00 Six mois, \$0.50 Etranger, \$1.50

Taux d'annonces sur demande

Adresse : Secrétaire de la rédaction, D. Potvin, 14 Crémazie, Québec

La Société des Arts, Sciences et Lettres

Président :

M. Georges MORISSET B. L.

Publiciste, Commissaire-Secrétaire de l'Exposition Provinciale de Québec

Vice-présidents :

M. Raoul RENAULT, Journaliste et Publiciste

M. Alonzo CINQ-MARS, B. L. Journaliste

Secrétaire-archiviste :

M. Damase POTVIN, B. L., Journaliste

Secrétaire-correspondant :

M. Alfred MERCIL, B. Sc. A., Professeur titulaire à l'université Laval

Trésorier :

M. Joseph PATRY, du Ministère des Terres et des Forêts

Aviseur légal :

M. Wilfrid EDGE, L. L. L., Avocat

160624

BIBLIOTHÈQUE
C. E. G. E. P.
F. X. GARNEAU

Le Terroir

*Organe de la Société des Arts, Sciences
et Lettres de Québec.*

Revue Mensuelle

BUREAU
Hôtel de Ville, Québec

VOL. I

JUILLET 1918

NO. I

NOTRE REVUE

Nous avons le plaisir de présenter au public amateur des choses de l'art et de la littérature du terroir canadien, le premier fascicule du "Terroir", qui sera l'organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

Cette Société est suffisamment connue de nos lecteurs, bien qu'elle n'existe que depuis six mois, pour que nous nous dispensions d'en faire ici l'historique. Au reste, nous publions, dans cette première livraison du "Terroir", le texte du discours que le premier président de la Société prononçait lors de l'inauguration de la série des séances publiques organisées par cette Société, à l'Hôtel de Ville, en février dernier. Ce discours établit suffisamment l'objet et le programme de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

Quant au programme du "Terroir", il peut se résumer dans ces quelques lignes :

Notre revue ne publiera que des choses du terroir canadien ;

Tout ce qu'on lira dans le "Terroir" sera de l'inédit ;

Le "Terroir" n'acceptera que les travaux des membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

RETIRÉ DE LA COLLECTION
DATE 24 avril 2004 BB

Dans chacune de ses livraisons, le "Terroir" publiera le texte de la conférence faite dans le mois aux séances publiques de la Société.

Et maintenant nous sentons un peu le besoin de nous excuser des lacunes inévitables dans tout premier numéro d'une publication de ce genre ; nous avons cependant l'impression que sans avoir atteint la perfection, le "Terroir", pour son début, ne se présentera pas trop mal aux deux points de vue de la forme et du fond. Nous avons de grands projets dont la réalisation saura améliorer l'apparence et l'intérêt de notre revue.

Telle qu'elle est, toutefois, nous croyons, sans trop de témérité, qu'elle peut se recommander à l'encouragement du public canadien.

Le Secrétaire de la Rédaction.



La Société des Arts, Sciences et Lettres

Son programme, son objet

La Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec a été fondée le 1er décembre 1917.

Au nombre de ses moyens d'action figurent les séances publiques musicales et littéraires mensuelles.

La première de ces manifestations publiques eut lieu le samedi, 23 février 1918, et Son Honneur le Maire de Québec, Monsieur Lavigueur, et Madame la Mairesse en furent les hôtes d'honneur.

Ceux qui participèrent au programme musical de et Robert Talbot, violoncelliste et violoniste, Alonzo la soirée furent MM. Henri Gagnon, organiste, Henri Cinq-Mars, 2e vice-président de la société, qui exécuta un chant de sa composition, et M. H. Bernier, avocat, organiste. Le président ainsi que le secrétaire de la société, M. Georges Morisset et M. Damase Potvin,—pour donner l'exemple sans doute,—s'étaient chargés de la partie littéraire, le premier par une allocution, dans laquelle il exposa le but de la Société, et le second, par une conférence sur un sujet du terroir : "Un pèlerinage au pays de Maria Chapdelaine", et que nous publions plus loin.

Il convient donc dans le premier numéro de cette revue,—une autre manifestation des moyens d'action de la Société,—d'accorder la préséance à l'allocution du président, et dont voici le texte :

Allocution du Président



M. GEO. MORISSET

Mesdames et Messieurs,

Votre aimable empressement à répondre à l'invitation qui vous a été faite et la sympathie qui s'en dégage si suavement et si bienveillamment donnent à cette manifestation intellectuelle un cachet de patriotisme éclairé. C'est l'âme canadienne-française qui une fois de plus se révèle à elle-même.

C'est donc une démonstration qui représente une idée.

Pour quiconque et pour quoi que ce soit une idée provient d'un sentiment. Dans toutes les actions humaines, Mesdames, c'est le coeur tout d'abord qui

parle. Le coeur, c'est l'essence de la vie et tout sentiment découlant de cette source souvent abondante provoque ou suscite une idée. Toute idée crée instinctivement un mouvement, tout mouvement forme naturellement un groupe et tout groupe généralement évolue en association.

Idée, mouvement et association,—telle est, en trois mots, la synthèse de ce quelque chose qui nous rassemble aujourd'hui. Si vous le voulez bien, Mesdames et Messieurs, nous allons les analyser succinctement afin de démontrer jusqu'à quel point cette trinité naissante mérite le cordial accueil dont vous l'honorez.

N'est-il pas à votre connaissance, Mesdames et Messieurs, qu'il y a quelque chose d'étrange, d'un nouveau attristant sur cette terre canadienne, en ce qui concerne la survivance de notre

race ? Notre sentiment de sauvegarde et notre souci de protection de nous-mêmes ne s'éveillent-ils pas plus vivaces à la suite des événements des derniers temps et surtout des antipathies qui se dévoilent, des complots qui se trament ou s'ourdissent et des incidents qui surgissent ?

Voilà, tout simplement, la genèse de l'idée de cette première manifestation destinée à s'agrandir, à se prolonger et à se perpétuer. Personne n'ignore ou personne ne peut raisonnablement ignorer que notre époque est pleine d'horizons sombres. L'heure est grave au double point de vue de nos chères traditions et de notre avenir économique. Un grand point d'interrogation s'offre à notre réflexion et des questions empreintes d'inquiétude se pressent sur les lèvres de chacun de nous lorsque nous nous permettons de songer un peu à l'actualité. Il convient alors de bien analyser ce que nous sommes, nous, les Canadiens français, sur cette terre d'Amérique, et de trouver une solution aux problèmes qui se posent.

En effet, les événements bouleversants de notre époque ne nous indiquent-ils pas que nous sommes à un tournant dangereux de notre existence ou de notre histoire ? Ne sommes-nous pas tentés parfois de nous demander si ce n'est pas même le dernier chapitre que nous écrivons, l'épilogue ?

Et serait-ce faire preuve d'un pessimisme de mauvais aloi d'affirmer que nous vivons plutôt dans une mentalité d'indifférence, doublée peut-être d'un certain snobisme à l'égard de tout ce qui est étranger à l'âme canadienne-française, pour les problèmes pressants de l'heure présente, que nous subissons même avec une certaine froideur ou une certaine passivité le déclin de notre influence et que nous nous affaiblissons sous la poussée constante de certains événements ou d'une conspiration secrète, sourde, tenace, persistante qui se produit à intervalles de plus en plus fréquents, avec une audace qui nous étonne et avec une allure qui nous épouvante.

La race française au Canada ne se sent-elle pas chez elle moins que jamais ? On semble vouloir la chasser de certaines provinces pour la circonscrire, tout comme si l'on avait le projet odieux de la proscrire. La province de Québec semble devenue un camp de concentration, tout comme pour des prisonniers de guerre, des ennemis, des vaincus. N'est-on pas justifiable de se demander lorsque l'on nous aura ainsi parqués : "Qu'est-ce qu'il adviendra de nous ?" Et une fois ainsi circonscrits et proscrits, est-ce que ne sonnera pas pour nous alors l'heure du dépouillement définitif de tous nos droits, de toutes nos traditions, de tout enfin ce qui nous est cher.

Le grand problème qui se pose alors à la suite de ces observations toutes naturelles prend plutôt la forme presque tragique d'un dilemme et auquel a à faire face aussi, selon un grand publiciste mais aussi un homme d'action, M. Edouard Herriot, maire de Lyon, la race française sur le continent européen :

"Il faut grandir ou mourir !"

Il est de la nature même d'une idée, si toutefois elle se propage, de prendre plus de consistance, surtout si elle répond à des sentiments généralisés et alors se crée un mouvement. Tout mouvement signifie vie et action. Il signifie aussi, s'il est dominé par une idée généreuse, une gravitation constante vers les sommets d'un idéal.

"La grandeur d'un peuple, a dit Victor Hugo, ne se mesure pas plus au nombre que la grandeur d'un homme se mesure à sa taille. L'unique mesure, c'est la quantité d'intelligence et de vertu."

Intelligence et vertu ! Voilà tout un programme : C'est un programme commun à tous les peuples, et c'est un programme d'action qui s'impose plus que jamais à la race française en Amérique, c'est un programme conditionnel, essentiel même

à sa survivance ; elle ne peut échapper ou faire exception à cette souveraine et suprême loi qui gouverne les peuples et les nations.

Il lui incombe donc de bien se connaître,—se connaître soi-même,—n'est-ce pas là une maxime aussi vraie et aussi sage qu'elle est antique et presque solennelle,—de connaître sa famille et de connaître son pays. Ne lui incombe-t-il pas non plus de prendre conscience de ses facultés, de ses besoins, de ses aspirations et de ses ressources. Ne lui faut-il pas non plus ces qualités transcendantes, éminemment sociales, qui conduisent au succès, telles que l'amour, . . . mesdames, l'amour de la patrie, l'amour du travail, la science, la clairvoyance, le courage, l'énergie, la constance, la légitime fierté, les nobles ambitions et les louables initiatives, le sentiment de l'honneur et la passion du beau, du bon et du vrai !

Tout programme implique mouvement. C'est donc un mouvement en puissance dans le domaine de l'intelligence et de la vertu, dans le domaine des conquêtes, dans le domaine qui conduit vers la maîtrise et la supériorité. Si le mouvement est en puissance, il nous appartient ; il est de notre devoir de l'appliquer, de le maintenir et de le fortifier.

Mesdames et Messieurs, vous avez compris, n'est-ce pas, que l'idée dominante, c'est la culture de l'âme canadienne-française dans la plénitude de ses facultés et que le mouvement n'est autre que celui d'un éveil national.

L'idée est-elle digne de votre attention et de votre approbation ? Le mouvement est-il digne de la participation de vos efforts. Nous osons le croire. L'idée commande l'action, la vie ; le mouvement comporte la lutte.

Et me permettez-vous, ici, mesdames et messieurs, au risque d'être banal même auprès d'un ancien bachelier ès-lettres ou d'un jeune rhétoricien, ces vers de Victor Hugo d'une inspirante et éternelle actualité :

“ Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent; ce sont
 Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
 Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
 Ceux qui marchent pensifs épris d'un but sublime,
 Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
 Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour. ”

* * *

De cette idée telle que décrite, de ce mouvement tel que défini a surgi un groupe et est née une association.

Et c'est ici, Mesdames et Messieurs, que j'ai le très grand honneur de vous présenter

La Société des Arts, Sciences et Lettres

C'est une débutante ! Son charme le plus prenant, pour le moment, c'est sa fraîcheur qu'elle doit probablement aux frimas qui l'ont vu naître.

Ceux qui croient avoir des titres à sa paternité prétendent, —est-ce trop de présomption de leur part?—qu'elle est de bonne race et qu'elle peut figurer avec quelque avantage dans le monde de l'intellectualité.

Si elle est modeste dans sa tenue elle a néanmoins la coquetterie de vouloir grouper autour d'elle tous les Canadiens-français “désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres.” Chez elle seront les bienvenus tous ceux qui, en raison de leurs aptitudes ou de leurs goûts, peuvent l'aider à atteindre le succès qu'elle ambitionne. Elle est même disposée,—honni soit qui mal y pense,—à accorder des faveurs à tous ceux qui voudront bien la parer de quelques bijoux littéraires, scientifiques ou artistiques, et elle honorera de son intimité ces privilégiés qui lui donneront ou qui pourront lui faire quelques cadeaux sous forme de services appréciables. Pour avoir des titres à lui faire la cour, sa chaperonne, Madame l'Existence, exige une contribution annuelle de dix dollars, payable en deux versements.

Mais notre débutante entend bien payer de retour les attentions dont elle sera l'objet. Ses moyens d'action seront aussi nombreux qu'intéressants, éducatifs et récréatifs ; ce sont des conférences, des concerts-boucane, des cercles d'études, des concours littéraires, des expositions d'oeuvres d'art, des bourses de voyage et même la publication de revues, etc.

Notre débutante, Mesdames et Messieurs, ou plutôt notre association, parce qu'il convient d'abandonner l'allégorie que de trop prudes critiques trouveraient peut-être un peu risquée, n'a nullement la prétention de poser à l'académie ou de laisser entendre qu'il s'agit de l'organisation d'un cercle exclusif, d'un cénacle ou d'un panthéon. Non, loin de là, et bien loin de là. Elle est tout simplement une mobilisation en quelque sorte de toutes les aptitudes, de toutes les facultés et de toutes les énergies, en somme de tous les gens d'action, non pas seulement pour entreprendre une simple défensive dans cette lutte de bon aloi qui s'offre à son activité,—car défensive signifie plutôt décadence, mais une vigoureuse offensive—ce qui signifie conquête et succès—dans le domaine des préoccupations de l'heure présente. Le monde est aux vaillants.

La Société des Arts, Sciences et Lettres n'entre pas en lice comme une rivale ou comme un substitut à tout autre mouvement. Bien au contraire, elle estime que sa tâche ou que le programme auquel elle entend s'appliquer est assez vaste et assez large pour ne nuire en aucune façon à l'action bienfaisante d'organisations de quelque analogie. Sa tâche est de cultiver le terroir. Déjà son effectif d'au-delà de cinquante membres—des recrues d'une admirable bonne volonté et de talents remarquables,—ils ont choisi le médiocre parmi eux pour vous en faire part,—se réunit tous les samedis soir et promet à chaque mois d'offrir au public un régal artistique, scientifique ou littéraire, mais assurément et de plus en plus un écho de l'âme canadienne-française.

C'est ainsi qu'elle entend démontrer son à propos et son utilité.

* * *

Pour justifier davantage, Mesdames et Messieurs, cette idée, ce mouvement, cette association dont je viens de vous entretenir, en abusant peut-être de votre si bienveillante attention, me permettez-vous d'apporter le témoignage d'une personnalité que vous connaissez sans doute : M. Léon Bourgeois :

“L'association, disait-il, est une chose merveilleuse. Nous sommes tous pleins de bonne volonté, nous ne demandons pas mieux que de travailler, et cependant nous ne réalisons rien. Pourquoi ? . . . Parce que les volontés sont éparées. La volonté d'un homme, qu'est-ce que c'est dans l'immensité des forces qui se heurtent dans la bataille sociale ? . . . Qu'est-ce que c'est la volonté d'un homme, quel que soit son génie, quelle que soit son énergie, quels que soient ses efforts, s'il reste seul ? . . . Ah ! si, au contraire, il réussit à mettre en commun un faisceau de bonnes volontés, tout change, sa force se trouve centuplée du jour au lendemain. L'association n'additionne pas les hommes les uns aux autres, elle n'additionne pas les efforts individuels aux efforts individuels ; l'association multiplie les efforts individuels par les efforts individuels, et là où on est dix, on a la force de cent, parce qu'au lieu de subir le conflit des intérêts qui affaiblit l'effort de chacun, on a les coudes serrés de ces dix hommes qui font la trouée dans les foules.”

N'est-ce pas un philosophe français, Alfred Fouillée, qui a dit :

“Rien ne se fera sans nous, et le progrès général n'aura lieu que si nous l'assurons par notre propre progrès personnel, par notre force de caractère et d'intelligence A nous de

prévoir et de préparer l'avenir ; il sera ce que nous l'aurons fait nous-mêmes -"

Mesdames et Messieurs, nous ne voulons pas mourir, n'est-ce pas. C'est la voix de la famille, de la race qui nous crie. Si nous ne voulons pas mourir, il nous faut grandir. L'avenir, ceux qui viendront après nous, le réclame.

C'est à vous, c'est à nous qu'il appartient de travailler à notre grandeur ! La grandeur si généreuse de l'âme française nous le commande !

La Société des Arts, Sciences et Lettres sollicite vos intelligents efforts et votre précieuse collaboration !

Mesdames et Messieurs,

En son foyer hospitalier, tout imprégné des espérances parfumées de la vogue, notre débutante, la Société des Arts, Sciences et Lettres, vous souhaite aujourd'hui et toujours la plus cordiale bienvenue.

* * *

Monsieur le Maire,

La Société des Arts, Sciences et Lettres est toute heureuse et fière de bénéficier, ce soir, à la fois de votre présence et de votre hospitalité.

Elle en profitera tout d'abord pour vous offrir les premiers de ses hommages, ses respectueuses félicitations à l'occasion du nouveau mandat que viennent de vous confier, à juste titre d'ailleurs, vos concitoyens, et ses souhaits les meilleurs pour saluer, si ce n'est pas une indiscretion, votre récent cinquante-naire de naissance.

Notre société est toute fière et heureuse également de vous exprimer sa très haute appréciation de votre bienveillance à son égard, puisque vous l'honorez de votre précieuse sympathie et de votre généreuse courtoisie.

Madame la Mairesse,

Vous qui partagez avec votre mari, et ce n'est pas sans **raison**, la gloire d'oeuvres patriotiques vraiment remarquables, **qui** connaissez les angoisses que suscitent les fragiles existences, **permettez** à notre débutante de se recommander à votre **maternelle sollicitude**. Sous l'égide de Madame Lavigueur, **notre débutante**, qui est sans doute un peu impressionnable, **croit y voir** l'augure d'une longévité remplie de succès et de triomphes.

Monsieur le Maire, Madame la Mairesse,

Nos premiers Hôtes d'Honneur

Bienvenue aujourd'hui, Bienvenue toujours ! et de même **qu'à** cet auditoire distingué.

Avec un éternel merci !



Un Pèlerinage au Pays de Maria Chapdelaine

PAR D. POTVIN

*Conférence faite à la première séance publique mensuelle de la
Société des Arts, Sciences et Lettres.*

Mesdames et Messieurs,



M. D. POTVIN

Les humoristes français, Max et Alex. Fisher, racontent, quelque part, l'amusante boutade de la légende du dernier Paysan de l'Oberland Bernois. Le jour où les paysans de ce pays eurent constaté que les touristes du monde entier venaient chez eux pour admirer les curiosités naturelles dont la Providence avait doté leur pays, ils résolurent d'exploiter ces curiosités et abandonnèrent les travaux des champs. Dix mille d'entre eux possédaient, chacun sur son terrain, une cascade et un glacier. Chacun de ces dix mille paysans, excepté un, construisit une bar-

rière autour de sa cascade et une autre autour de son glacier, et ils firent payer cinquante centimes à tous les touristes pour visiter les cascades et les glaciers. Seul, de tous les paysans de l'Oberland Bernois, un certain Fritz ne possédait sur sa terre ni cascade ni glacier, et il avait bien de la peine à vivre en continuant de labourer son champ... Dix années s'écoulèrent. Une après-midi, un groupe d'Anglais passa devant le champ de Fritz ; depuis le matin, ces "english" n'avaient fait que visiter des glaciers et des cascades. Ils tombèrent en pamoison devant le champ de labour : "Aoh ! qu'est-ce

ceci ?... splendid ! beautiful ! Oune paysan !... Oune vrai paysan !... Alors Fritz eut une idée ; après sa journée il écrivit à M. Boedeker que lui, Fritz, était le dernier paysan de l'Oberland Bernois, et il le pria d'indiquer ce fait dans son livre à couverture rouge. Boedeker écouta la prière de Fritz et il recommanda aux touristes de ne pas manquer, quand ils visiteraient la Suisse, d'aller voir le champ de Fritz, "le dernier paysan de l'Oberland Bernois". Une clôture, l'année suivante, ceintura le champ de Friz, qu'il continua de labourer, mais pour l'apparence seulement—car il gagnait, avec les dix sous que chaque touriste payait pour le voir labourer, cent mille francs par année...

J'ai cru, un jour, que les touristes américains pourraient peut-être bien venir admirer chez nous le dernier colon du pays québécois ; un enclos ceinturant une clairière parsemée de "tas d'abatis" et avec, au milieu, un petit camp de bois rond, couvert de terre ou de chaume, à l'unique porte percée d'une petite fenêtre faite d'une seule vitre : "Aoh ! qu'est-ce ceci ? se seraient écriés les gens de Boston ou de Chicago... Le dernier colon québécois ; un authentique colon, un vrai ; beautiful !...

Car je croyais, en toute sincérité, qu'il n'existait plus chez nous de vrais colons, de colons aux petits camps de bois rond. C'est qu'alors, il y avait des années que je n'avais pas rendu visite à la terre natale, au pays des "vieux" devenu depuis le pays de Maria Chapdelaine.

J'y suis retourné, l'été dernier, et je l'ai parcouru en entier, au temps des bluets, entre les foins et la récolte des céréales.

Voilà bien la région type de colonisation. Si, depuis vingt-cinq ans, les méthodes d'agriculture et de colonisation ont quelque peu changé dans notre province, elles sont restées les mêmes dans la région dont je parle, aussi primitives, aussi pittoresques et aussi simples. Entre Mistassini et Péribonka, j'ai

compté, le long de la route, plus de quarante petits "campes" de colons à la Rivard, petites cabanes faites de bois rond, au toit plat, couvert de terre ou de chaume, à l'unique-petite porte de planches percée d'une unique fenêtre à une seule vitre.

Mais suivons la route.

Nous sommes au temps des bluets ,ai-je dit, et le paysage est charmeur.

C'est une de ces routes dites "de colonisation" qui ont remplacé les anciens petits sentiers, tracés par les Indiens et qui n'ont pas voulu encore mourir tout à fait avec leurs fondateurs, car longtemps, plus tard, nos pères s'en sont allés à travers leurs méandres, au village prochain, acheter leurs provisions ou vendre les premiers produits de leurs terres. . .

Mais ils ont fini par mourir quand même, les petits sentiers ; et c'est une triste histoire.

Un matin, le petit sentier tracé dans la forêt laurentienne venait de s'éveiller d'un songe agréable et il écoutait les oiseaux se chicaner au-dessus de lui en séchant au soleil matinal la rosée qui humectait ses accotements, lorsqu'il trssaillit. . . Des hommes arrivèrent qui jetèrent par terre tous les grands arbres qui l'ombrageaient ; ils fouillèrent ses entrailles et en enlevèrent les cailloux ; ils arrachèrent sans pitié les herbes qui le recouvraient en certains endroits et applanirent à coups de pics et de pelles les trous et les bosses dont il était si fier. Ses accotements où poussaient des bluets et des framboises furent recouverts, en quelques heures, d'une épaisse couche de petits cailloux et de sable pris on ne sait où.

Le petit sentier qui souffrait beaucoup se renfrogna et devint laid. Il résista encore tant qu'il put, mais bientôt arrivèrent de grosses charrettes qui l'écrasèrent sans pitié ; et il se laissa mourir. Ce fut triste et toute la forêt, de chaque côté, le pleura de toutes ses gouttes de rosée et avec tous les sanglots de ses feuilles bruissantes.

Et la route de colonisation a remplacé le petit sentier. Suivons celle qui s'étend à travers le pays de Maria Chapdelaine.

Quelquefois, elle s'enfonce dans des profondeurs inexploitées ; la forêt est silencieuse, sauvage, donnant en plénitude cette impression de repos, de grandeur et d'indépendance que l'on ignore partout ailleurs. On la voit à côté de soi, bordant les deux côtés de la route, ou bien, au sommet d'un plateau, sur les pentes d'un ravin ; elle semble là un ornement et offre une physionomie de paysage. Mais l'incendie a laissé ici des traces désolantes. Voici un coin encombré de ruines, de troncs calcinés, de géants renversés les uns sur les autres, comme des cadavres sur un champ de bataille, ou encore debout dressant vers le ciel des bras nus et décharnés. Mais qu'importe, il reste encore dans ces décombres une grandiose idée de la vieille forêt, victime du fléau.

Mais dans la forêt comme dans les "brûlés", le défrichage ne tardera pas à faire découvrir un terrain neuf, généreux, riche pour la culture.

Voici que tout à coup le paysage sourit. A l'orée d'un vallon boisé et dans l'écartement de hauts rochers presque perpendiculaires un gracieux petit lac apparaît en forme de fève... Plus loin, un bout de "clôture d'abattis" ; un morceau de terre, grand comme un mouchoir de poche, nous avertit que nous sommes dans le voisinage d'un colon. On ne le voit pas toujours le "campe" du colon caché souvent derrière un pan de la forêt. Quelques animaux domestiques paissent, parqués dans un enclos formé de rondins superposés, ou folâtrant au grand air de la liberté, en pleine forêt, ou bien sur la route ; et longtemps après que l'on est passé, l'on entend tintinnabulant sous bois, la clochette mélancolique du petit troupeau.

Mais ce vestige de vie dure peu ; la route nous montre aussitôt un autre aspect du pays ; une étendue de terrain aride, rocailleux et inculte. Il ne pousse ici, dans les interstices des ro-

chers que quelques herbes folles, quelques arbustes rachitiques. Nos vastes terrains agricoles dispensent ces régions de tout labeur de culture ; la bonne terre, qui abonde, fait dédaigner la mauvaise et l'ingrate

Mais les "campes" de colons se succèdent plus rapidement ; la route traverse une étendue de bonne terre et nous sommes presque à la hauteur des Chûtes de Honfleur. Nous sommes sur un haut plateau, boisé de lourds merisiers et d'épinettes ; il y a des "brûlés" tout alentour et l'on aperçoit au loin des plaques grises qui sont des bancs de sable. "Brûlés" et sables, au pays du Lac Saint-Jean, cela veut dire que les bluets ne sont pas loin. Tiens ! ils sont même très proches, puisque les roues de notre voiture en écrasent de lourdes grappes. Nous roulons dans des confitures, et je m'imagine facilement que nous sommes à cent cinquante lieues de Québec, où l'on vend les bluets 20 sous la pinte . . .

Les grands arbres nous ont quittés ici et nous ne sommes plus pour ainsi dire dans la forêt ; c'est plutôt la savane ou le taillis. C'est comme une clairière qui fait s'élargir l'horizon, et le spectacle est joli au possible. On dirait un immense jardin enclos dans des murs sombres qui sont les quatre côtes de la forêt ; toute cette clairière est parsemée de petits saules nains, de mignons petits bouleaux, d'épinettes domestiques, de fougères très hautes et d'immenses "talles" de bluets. Au travers de tout cela surgissent des touffes d'"arbres Saint-Jean", de marguerites des champs, de foin follet et de moutarde. Sur le tout s'abattent des troupes de rouges-gorges qui se disputent des graines et dont plusieurs,—je laisse aux ornithologistes le soin de leur donner des noms—se régalent de bluets. Ces oiseaux crient au point que nous en sommes presque ahuris.

Jusque là, j'ai résisté à la tentation de descendre de voiture et de rester là, longtemps, au bord de la route, à écouter piailler les affreux rouges-gorge, à respirer l'odeur âcre des

bluets écrasés et trop mûrs et des racines amères. Mais un élément nouveau et irrésistible vint s'estomper presque à l'avant-scène du tableau et me força d'arrêter.

A quelques arpents de la route, au milieu d'une oasis de marguerites, sur le tronc d'un arbre renversé, un vieux était assis.

Ah ! le beau sujet pour le sculpteur d'un monument à la gloire de la colonisation. Précisément le vieux est dans l'attitude classique du Penseur de Rodin. Sans doute, il pense aux champs de blé qui s'étendront plus tard à la place de ces savanes et aux champs de toutes sortes de céréales qui remplaceront toutes ces forêts, ces savanes et les taillis d'alentour ? Mélancoliquement, notre rustique penseur lève légèrement la tête et nous regarde. Il semble le génie de ces solitudes qui n'en sont pas, du reste, puisqu'il est là. Car, en effet, la présence de ce vieillard nous avertit que nous sommes plutôt proche des habitations.

Je m'approche de l'homme.

— "Il fait beau, hein ?

— Oui, ben beau, répondit-il.

Il alluma tranquillement sa pipe.

— "Vous venez... à la chasse, ici ?

— Non, j'attends mon garçon qui est postillon et qui vient d'Honfleur ; il s'en va à Péribonca ; je m'en vas avec lui. Je suis venu icitte pour courir les taurailles qui se sont écartées dans les savanes... Sapristi ! midi, Jos retarde...

Derrière un pan de la forêt on entendait en effet les sons voilés d'une grosse cloche d'église qui sonnait l'Angelus du midi.

Nous étions aux portes de Péribonca.

Transportons-nous vingt ans en arrière.

Deux chasseurs indiens de la tribu des Montagnais de la Pointe Bleue, à Roberval, remontaient le long de la Péribonca pour rejoindre un groupe de leurs frères en excursion dans le territoire de chasse sur les bords du grand lac des Mistassins. Tout à coup, ils entendirent distinctement, vers la tombée du jour, au milieu de la forêt, le tintement d'une cloche. Les deux chasseurs s'arrêtèrent étonnés.

—Entends-tu ? demanda Jean-Louis à Pierre-Honoré.

—Oui, j'entends.

—C'est une cloche, hein ?

—Oui, c'est une cloche.

—Où sommes-nous donc ?

—Pas loin des chûtes de la Péribonca.

Les deux indiens, intrigués, se dirigèrent vers l'endroit d'où partaient les sons de la cloche. Bientôt, sur le bord de la rivière, ils se trouvèrent en face d'une vaste éclaircie, au milieu de laquelle s'élevaient plusieurs maisonnettes de beau bois blanc et une petite chapelle.

C'était le village de Péribonca, alors desserte de Saint-Michel de Mistassini, fondé deux ans auparavant. Il avait comme surgi de la forêt entre deux voyages de chasse de Jean Louis et de Pierre Honoré...

Un coup d'oeil sur la carte du Lac Saint-Jean révèle l'existence de trois tributaires principaux : l'Assuhamouchouane, le Mistassini et la Péribonca. Cette dernière rivière est de beaucoup la plus considérable ; elle coule sur un parcours de près de 300 milles. Cette rivière, aux bords d'un pittoresque achevé, perdue dans les solitudes du Nord, serait l'orgueil des pays d'Europe si elle s'y trouvait subitement transportée. Mais notre pays, et spécialement le versant nord du Saint-Laurent, de l'Ontario au Labrador, est si riche en lacs et en cours d'eau de toutes sortes, que ceux du Nord extrême nous laissent indifférents.

Mais la Péribonca ne saurait être oubliée de ceux qui en ont seulement connu une partie. C'est la rivière la plus profonde de toute la région ; elle mesure souvent une dizaine d'arpents de largeur et coule entre deux rives formées d'une terre très riche.

L'embouchure de la Péribonca ressemble plutôt à une large baie. Le petit bateau à vapeur qui y pénètre serpente à travers une quantité de petites îles très gracieuses jusqu'aux premières habitations situées au fond de la baie.

Il reste encore trois lieues à parcourir avant d'atteindre les chûtes. De la baie aux chûtes, le long des rives, sont échelonnés des camps de colons. En 1899, cette première année de colonisation dans le canton Delmas, qui contient Péribonca, on en comptait déjà exactement vingt-et-un. C'était dire que les premiers habitants de cette vaste région avaient encore de la place.

Aux pieds de la première des chûtes de la Péribonca fut fondé, en 1899, Honfleur-sur-Péribonca. Cette année-là, des ministres vinrent qui, tel jadis Jacques-Cartier, plantèrent une grande croix qui devait marquer l'emplacement de la future paroisse. Alors, il n'y avait pas un seul arbre abattu dans toute la région. Quelques mois plus tard, MM. Charles et Georges Lindsay, de Roberval, prirent quatre lots aux pieds des premières chûtes. Ils y firent aussi des défrichements considérables.

Un voyage sur la rivière Péribonca, de la première habitation du village, celle de M. Edouard Niquette, située à l'embouchure de la rivière, jusqu'aux Chûtes, est merveilleux. La rivière est large et semée de petites îles aux formes les plus variées et les plus gracieuses. Le spectacle est grandiose, une fois rendus aux pieds de ces chûtes. La rivière, resserrée entre une île et le rivage, se précipite en bondissant dans une course

vertigineuse. Ces chûtes sont, comme le Niagara, divisées en deux, mais le bras du Nord est plus étroit que celui du sud.

Nous sommes ici, dans le paradis des brochets ; on en capture d'énormes qui sont de véritables requins dont ils sont, du reste, comme l'on sait, de la famille ; on y prend aussi de superbes ouananiches et des dorés monstres.

Mais laissons nos brochets et nos dorés et faisons un brin d'étymologie.

Péribonca est un mot montagnais sur la traduction duquel on ne s'est pas toujours accordé. L'arpenteur Bouchette a traduit ce mot par "rivière curieuse". D'autre part, le R. P. Le moine, missionnaire, donne à ce mot une toute autre signification. D'après lui, Péribonca voudrait dire "qui creuse dans le sable ; qui fait son chemin dans le sable". M. Pierres-Georges Roy croit que cette dernière acception paraît la plus raisonnable. M. Eugène Rouillard rapporte dans ses "Noms Géographiques" qu'il y a encore le mot Péribauca, qui signifie "rivière percée".

Le nom patronymique de la paroisse de Péribonca est St-Edouard, nom donné en l'honneur de son premier habitant, M. Edouard Niquette, qui vit encore et qui possède un petit bateau à vapeur, le "Niquette", qui fait le service, aujourd'hui, entre Roberval et Péribonca.

Mais quand on parle de Péribonca, on parle aussi de Honfleur que j'ai déjà mentionné. D'où vient à ce village son joli nom ?

Dans une réception que lui faisait la ville de Honfleur, le 14 août 1898, l'hon. M. Adélarde Turgeon, alors ministre de la Colonisation et des Mines de la province de Québec, s'exprimait ainsi au milieu des applaudissements répétés d'une assistance d'élite :

"Tout bon Musulman veut au moins une fois dans sa vie faire le pèlerinage de la Mecque. C'est la suprême ambition de

tout Canadien de faire le voyage de France et, pour moi, qui suis Normand, le voyage eût été incomplet et le but que je poursuivais mal réalisé si je n'avais vu la Normandie, si belle sous ses aspects variés, si riche par ses souvenirs historiques. Pour perpétuer la mémoire de mon passage en Normandie, qui restera l'un des souvenirs les plus agréables de ma carrière, pour créer un nouveau lien d'affection entre ma patrie normande et le pays canadien, je vais par un télégramme daté de votre ville, faire donner au dernier canton créé dans la province de Québec le nom de la ville de Honfleur."

Et ce dernier canton fut effectivement celui qui porte aujourd'hui le nom de Honfleur, et où nous sommes en ce moment.

Péribonca, Honfleur, la Pointe de la Savane, Mistassini, St-Henri de Taillon, c'est par excellence le pays du colon. C'est la région type de colonisation. Des centaines et des centaines de braves familles y vivent là depuis vingt ans, en plein centre des forêts du Nord, loin des vieilles paroisses, n'ayant pour tous moyens de communication pour gagner ces dernières paroisses que de mauvais chemins, en hiver, et, en été, les services irréguliers d'un petit bateau à vapeur qui ne marche pas, du reste, pendant les basses eaux.

On écrirait des volumes sur la vie, pourtant bien humble de ces braves ; il y a des traits qui touchent au plus pur héroïsme et même au sublime.

En voici un que me racontait très simplement un des premiers colons de l'endroit :

Au printemps, il avait acheté un lot en bois debout aux pieds des chûtes ; il y avait aussitôt construit la cabane "obligato", puis il avait défriché environ un arpent autour du "campe". Il avait pu semer un peu. Puis, en attendant que cela pousse, il s'en était allé se marier à Mistassini.

Mais il n'y avait pas de temps à perdre et dès que la cérémonie nuptiale fut finie, notre colon, sans plus tarder, se mit en route pour Péribonca, une distance de cinq lieues, par un sentier à travers la forêt.

C'était un beau matin d'août, me raconta-t-il. Nous voilà partis dans le sentier, ma femme en avant, portant un baluchon dans lequel était enfermé son trousseau, et moi en arrière, arborant sur mes épaules une hache neuve que j'avais achetée à crédit à Mistassini, et un petit sac de pois, qui était la dot de ma femme.

Ces pois étaient aussi leur nourriture pour le voyage et pour plusieurs jours encore, en attendant les premiers légumes.

En effet, aux heures des repas, les heureux époux s'asseyaient le long du sentier, au bord d'un ruisseau, allumaient un petit feu, faisaient cuire une "terrinée" de pois à l'eau claire du ruisseau, la mangéaient avec componction, cueillaient quelques poignées de bluets pour le dessert, puis se remettaient en route. Voilà assurément ce que l'on peut appeler vivre d'amour et d'eau fraîche. Le soir, nos jeunes mariés arrivaient dans leur cabane, aux pieds des chûtes de la Péribonca.

En vérité, je connais des voyages de noces plus agréables au Niagara ou ailleurs, mais je n'en connais pas de plus pittoresques ni surtout de plus hygiéniques et de moins féconds en indigestions.

On eut perdu son temps à s'en aller parmi ces braves gens prendre des abonnements pour les cartes des vivres... et la mesure de guerre la plus cruelle assurément pour eux, eut été l'établissement des "jours sans pois".

* * *

Or, c'est dans ce pays pittoresque, aux moeurs si simples et à la vie sans luxe, qu'un jour de printemps de 1912, arrivait un jeune Français, âgé d'à peu près trente-deux ans. Il avait

une physionomie douce et sympathique ; il ne parlait généralement que pour interroger les gens. Il affectionnait surtout les veillées où se réunissent les gens d'un village ou d'un rang, pour jaser ; alors, il écoutait avec une grande attention les propos les plus puérils ; il observait les moindres gestes des gens. Il prenait grand plaisir surtout à entendre raconter les histoires que l'on se transmet de village en village, ces récits de drames où le conteur réussit toujours à mettre un peu de merveilleux. Les jours de mauvais temps, notre jeune Français écrivait et lisait.

Pendant quelque temps, on crut que comme beaucoup d'autres Français, depuis la tentative de l'établissement d'une colonie française qui avait été faite, sur les bords de la Péribonca, par M. Broet, ancien député du Lac St-Jean, à la Législature, et par M. Normand, un Français de noble lignée, on crut, dis-je, que notre jeune Français venait acheter un lot pour le cultiver Mais il n'en fut rien. A la surprise générale on apprit qu'il avait pris du service chez un cultivateur de l'endroit du nom de Samuel Bédard, à qui il s'était engagé pour sa nourriture seulement.

Notre Français passa deux ans à Péribonca. Entre temps, il organisait des excursions dans les forêts du Nord. Il aimait à courir les bois en compagnie des explorateurs et des trappeurs de l'endroit.

En septembre 1912, il écrivait à sa famille, en France :

“Depuis quinze jours, je suis dans le bois au nord de Péribonca, avec des ingénieurs qui explorent le tracé d'un très hypothétique, en tous cas, très futur chemin de fer. L'on couche sous la tente et l'on est toute la journée dans le bois, sorte de forêt demi-vierge où une promenade de quatre à cinq milles prend trois heures d'acrobatie”

Puis, un jour, alors que sa figure était devenue familière dans toute la région, de Mistassini à Mistock, le jeune Français

disparut. On le regretta dans tout le pays ; il s'était si bien accommodé à la vie simple des défricheurs, il se montrait si sensible à la poésie de la Nature dont il s'était fait le professeur auprès des gens frustes qu'il rencontrait ; il racontait à ces derniers de si belles histoires de longs voyages faits à travers le monde. . . Oui, on le regretta. "Il était bien d'adon", me disait un colon en parlant de lui.

Le malheureux continua ses voyages à travers le Canada qu'il avait appris à aimer. L'Ontario lui fut fatal—comme à bien d'autres. Il finit d'une façon tragique, victime d'un accident de chemin de fer, le 8 juillet 1913, à Chapleau, Ontario, et sa dépouille mortelle repose depuis ce temps, dans un coin du cimetière catholique de ce village ontarien. Une simple croix de bois rappelle le souvenir de ce jeune Français.

Et ce jeune Français, on l'aura sans doute reconnu, c'est Louis Hémon, auteur du délicieux roman canadien "Maria Chapdelaine", qu'il écrivit à Péribonca, et dans lequel il a si bien décrit les moeurs, les coutumes, la langue et les types de nos colons bas-canadiens.

Car c'est dans ce pays pittoresque que je viens de décrire fort superficiellement que se passent les scènes de ce joli récit du Canada Français. "Maria Chapdelaine" a d'abord été publié, en 1914, en feuilleton, dans le "Temps" de Paris, et c'était déjà, comme me le disait récemment un Français, une consécration sinon à l'immortalité du moins à la popularité.

Connaissant, non seulement pour l'avoir visité, mais aussi pour l'avoir habité, le pays de Maria Chapdelaine, je n'ai pas ouvert ce livre écrit par un étranger sans quelque appréhension. Tant d'écrivains étrangers, et pas des moindres, sont venus chercher chez nous les éléments de quelques romans ou nouvelles dans lesquels manque absolument la couleur locale. M. René Bazin lui-même ne s'est-il pas laissé prendre ? N'a-t-il pas voulu faire assister ses lecteurs de France à de préten-

dues scènes pastorales de fermes canadiennes quand, lors de son voyage, on l'avait conduit dans ces fermes en automobile et que, dans les "grandes cuisines" d'habitants, des garçons d'hôtels venus de la ville, lui avaient servi un soi-disant "dîner d'habitant" qui aurait fait rougir de honte les chefs de nos grands hôtels de Québec et de Montréal ?

Et je me demandais donc s'il était bien possible que Louis Hémon, même après y avoir séjourné deux ans, de bien connaître l'âme d'un pays comme celui qu'habitait le père Chapdelaine, de le décrire avec tout le réalisme nécessaire, de connaître à fond l'âme de ses habitants, de savoir dans leur plus infimes détails leurs moeurs et leurs habitudes, de saisir les nuances subtiles de leur langage, de façon à nous présenter enfin cette peinture fidèle d'un pays, de l'âme de la race qui l'habite, et que nous attendons d'un romancier du terroir.

Quand j'eus terminé la lecture de "Maria Chapdelaine", mes craintes s'étaient évanouies. Je venais de lire de mon pays, le Nord de la Vallée du Lac St-Jean, la description la plus fidèle que l'on en a jamais faite ; je venais de vivre des scènes de colonisation comme dans la réalité, certaines vacances m'avaient permis d'en vivre moi-même. J'ai revu, même des types que j'ai connu là-bas ; avec qui j'ai causé longuement et qui parlent le langage que leur prête Louis Hémon, dont j'ai connu l'âme douce et simple, dont j'ai admiré l'endurance aux rudes labeurs de la terre, le courage dans les misères, la bonne humeur inaltérable et l'âpre énergie.

Ces personnages du roman de Louis Hémon sont trop sincères pour n'être pas vivants. J'ai fait une enquête à ce sujet et j'ai découvert, en effet, que tous les types de ce récit étaient des types du pays de là-bas qui vivent encore ou qui y ont vécu ; ils ont été décrits d'une façon fidèle par un observateur attentif et scrupuleux.

Après avoir lu "Maria Chapdelaine" je m'étais dit : "Si ce père Chapdelaine n'était pas si... jeune, je le prendrais pour

le père Jos. Larouche, une vieille connaissance à tous les habitants du Lac St-Jean, et dont je veux buriner quelques traits.

C'est un de ces vieux durs-à-cuire dont on dit qu'il ne s'er fait pas deux comme cela dans un siècle. Il est âgé aujourd'hui de 98 ans et, dans la belle saison, il fait encore, chaque jour, son "morceau d'abattis", comme un jeune. Comme le père Chapdelaine, c'est un fondateur de paroisses. Il a, comme il dit, "clairé" la place de trois églises dans la région du Lac St-Jean. A St-Gédéon, il y a de cela cinquante ans, quand il a vu s'édifier le temple qui annonce la formation définitive d'une paroisse canadienne, le père Jos. Larouche s'en est allé dans les forêts du Nord. Il a taillé et bûché pendant plusieurs années, puis, un jour, on se mit à construire l'église de St-Henri de Taillon ; alors, le père Jos. Larouche jugea que son oeuvre était finie dans ce coin de la vallée et il s'en alla encore plus vers le Nord, à la Pointe de la Savane, entre Saint-Henri de Taillon et Péribonca. Là, le jour de son 95ème anniversaire, il dit en montrant un tertre : "L'église sera là." Et, en effet, l'église de la future paroisse de la Pointe de la Savane sera construite là. Alors, le père Jos. Larouche, au seuil de son centenaire, s'en ira peut-être encore plus au nord jeter les jalons d'une quatrième paroisse. Mais l'âge, malheureusement, il est naturel de le supposer, l'empêchera de voir s'élever les murs de la nouvelle église. Dans cette vie de défricheur type, que de travail et quel rude travail !

Encore un trait. Le père Jos. Larouche avait alors 94 ans. Un jour, il travaillait au flottage des billots à l'entrée de la Rivière de la Pipe. Un coup de vent subit emporte au large du lac Saint-Jean le "cajeu" sur lequel il se trouvait. Avant que les premiers secours arrivent à lui, le père Jos. Larouche passa exactement vingt-quatre heures sur son "cajeu" au vent, au froid et sans manger. Il était vêtu seulement d'un gros caleçon de laine, d'une chemise idem et chaussé d'espèce de mocassins en peau de mouton ; c'est son costume de travail ordinaire.

En arrivant chez lui, il lampe une grande tasse de whisky domestique, mange une substantielle soupe aux pois, un énorme carreau de lard, une bonne demi-douzaine de patates, fume une pipe de tabac canadien, se couche, dort douze heures d'un profond sommeil, se lève et s'en va continuer son travail sur le "cajeu"...

Mais après mon enquête, j'ai appris que le père Samuel Chapdelaine n'est pas le père Jos. Larouche. Sans doute, l'auteur du roman a pris plusieurs traits du père Jos. Larouche, qu'il a certainement connu. Mais il a voulu surtout peindre celui chez qui il s'était engagé pour gagner sa nourriture et qu'il connaissait sans doute plus intimement, Samuel Bédard. Ce n'est pas moi, du reste, qui l'assure, ce sont MM. Edouard Niquette et Charles Lindsay, les deux premiers colons de l'endroit, qui ont bien connu Louis Hémon et qui ont lu son oeuvre.

Sans doute, Hémon qui écrit un roman, a pris pour ses personnages, les traits qui sont propres à plusieurs des vieux colons qu'il a connus. Il a adopté tout simplement la méthode de La Bruyère, qui a accumulé sur la tête d'un seul personnage tous les défauts et toutes les qualités qu'il avait observés chez chacun de ses contemporains. Donc, d'après les témoignages des gens de l'endroit, je tiens pour acquis que le modèle du père Chapdelaine a été Samuel Bédard.

C'est ce que m'a assuré M. Edouard Niquette, dont j'ai déjà parlé. "Samuel Bédard, me dit-il, comme le père Chapdelaine, est un grand dormeur et il chante tout le temps pour se tenir éveillé ; que de fois, la nuit, quand il revient du village, je l'entends chanter en passant devant ma maison : "J'irai la voir, un jour". Quant à la femme de Samuel Bédard, c'est bien Laura, la vaillante compagne de Samuel Chapdelaine."

M. Niquette me cite à ce sujet plusieurs traits qui me font, au reste, aussitôt reconnaître Laura dans Madame Bédard.

D'ailleurs, ajoute M. Niquette, Bédard et sa femme ont lu le roman de M. Hémon et ils se sont tous deux reconnus.

M. Charles Lindsay, aussi l'un des premiers colons (Honfleur, est également du même avis.

Au reste, tous les personnages du récit de Louis Hémon, si j'en crois les renseignements que j'ai eus, ont été copiés sur le vif et sur les lieux. Aucun, à bien dire, n'a été imaginé. Ainsi, l'héroïne, Maria Chapdelaine, n'est autre que Mlle Eva Bouchard, une délicieuse "colonne" de l'endroit, et qui est la belle-soeur de Samuel Bédard. Eva Bouchard, comme Maria, a toujours remis ses prétendants "au printemps d'après ce printemps" ; Maria n'est pas mariée quand le roman est fini et Eva Bouchard non plus, m'assure encore M. Niquette.

Le brave Eutrope Gagnon qui réussit à la fin à conquérir le cœur et la main de Maria Chapdelaine, n'est autre que Eutrope Gaudrault, un jeune colon de Honfleur qui, encore aujourd'hui, comme dans le roman, va veiller tous les soirs chez Samuel Bédard.

Ceux qui ont lu le roman de Hémon se souviennent des fameux Da'Bé et Ti'Bé, les deux garçons du père Chapdelaine. En réalité, ce sont les enfants de Ernest Murray, le plus proche voisin de Samuel Bédard sur la terre duquel ces jeunes garçons travaillaient, durant la belle saison. Ils s'appellent tous deux Ernest et Esdras, mais ils sont connus dans toute la paroisse sous les sobriquets de Da'Bé et Ti'Bé.

Edwidge Légaré, un autre héros, assez amusant, de Louis Hémon, un rude colon, un adversaire irréductible des souches et des grosses racines, c'est Joseph Murray, dont le juron favori, comme dans le roman du reste, est "Blasphème".

Le beau Lorenzo Surprenant, le captivant héros des "Statutes", c'est Edouard Bédard, fils de Hyacinthe Bédard, de Pérignon, qui avait une terre à Honfleur ; Edouard Bédard de-

meure aux Etats-Unis et il vient quelquefois à Honfleur. Il a rencontré souvent Eva Bouchard.

On se rappelle la triste fin de cet autre héros du roman, François Paradis, le "cavalier" le plus sérieux de Maria Chapdelaine. Il n'y a évidemment pas d'autre modèle à ce personnage, dans la réalité, que François Lemieux, de Mistassini, un guide des acheteurs de pelleteries de la région, et qui a été trouvé mort gelé dans les bois de Chibogamou, au nord du Lac Saint-Jean, à peu près dans le temps que Louis Hémon demeurait à Péribonca.

J'en viens maintenant à l'intéressante personnalité de Ti'Seb le "ramancheux" qu'un jour le père Samuel Chapdelaine s'en fut chercher à Saint-Félicien pour guérir un mal mystérieux que la mère Chapdelaine avait contracté au milieu de ses rudes travaux et qui l'emporta, du reste.

Ti'Seb est loin d'être un personnage de fiction. Voici ce m'écrivit à son sujet M. l'abbé Bluteau, curé de St-Félicien :

"Ti'Seb le "ramancheux" est mort en 1910, à Saint-Félicien, laissant la réputation d'un parfait honnête homme, honoré et estimé de tous ses concitoyens. Il est mort à l'âge de 86 ans. A son service, tout Saint-Félicien assistait, de même qu'un grand nombre de personnes des paroisses environnantes. Son nom était Eusèbe Simard. Il a laissé un fils, héritier de sa terre et de son don de "ramancher", mais il n'est pas aussi bon que "le Bonhomme". Il a 50 ans. Ti'Seb soignait et "ramanchait" toutes sortes d'animaux, surtout les chevaux. Il "ramanchait" aussi les membres humains. On raconte de lui des cures véritablement merveilleuses. Des personnes abandonnées par les médecins furent soignées et guéries par Ti'Seb. Plusieurs de ces personnes vivent encore. M. l'abbé Gauthier, chapelain de l'Hôpital de Chicoutimi, est l'un de ses survivants. On venait de partout chercher Ti'Seb, même du fond du Saguenay. Il pratiquait la saignée sur les animaux et

les sauvait à tout coup. Son souvenir est encore vivace au milieu de nos populations. Souvent on entend dire : "Ah ! si Ti'Seb vivait encore, c'est lui qui ramancherait cela !" Il était cultivateur de son métier, mais il ne cultivait guère. Il était toujours absent. Il est mort pauvre. Le payait qui voulait et il n'exigeait rien."

L'un des chapitres les plus tristes et les plus émouvants de "Maria Chapdelaine" est celui qui rappelle cette veillée chez Ephrem Surprenant, et la connaissance que l'on y fait de l'accordeur de piano et de ses deux fils.

C'était un pauvre accordeur de piano. Grisé par les paroles éloquentes d'un conférencier prêchant la vie libre sur la terre féconde du Canada, il avait, un jour, quitté son beau pays de France, était débarqué avec ses deux fils sur nos bords et s'en était allé se fixer sur une terre en bois debout, là-bas, au pays de Maria Chapdelaine. Et ce soir de mars, ils se trouvaient tous trois à cette veillée qui eut lieu chez Ephrem Surprenant.

"Alors, demanda le père Chapdelaine aux trois Français, vous voilà rendus icitte pour travailler la terre ; comment aimez-vous le Canada ?

—C'est un beau pays, répondit l'accordeur de pianos, neuf, riche... il y a des mouches en été et les hivers sont rudes...

—Dans votre pays, avant de venir par icitte, étiez-vous cultivateurs, aussi ?...

—Non.

—Quel métier donc que vous faisiez ?

—Moi, j'étais accordeur de piano, et mes deux fils que voilà étaient employés, Edmond dans un bureau, Pierre, dans un magasin.

—Est-ce vrai que vous vous figuriez ça comme c'est, le pays, icitte ?

—Non, pas tout à fait, répondit le Français à voix basse, pas tout à fait...

“Et quelque chose, ajoute l’auteur, passa sur son visage”, et qu’il fit dire à Ephrem Surprenant :

“Ah ! c’est dur, par icitte, c’est dur !... ”

Oui, ce fut dur pour le pauvre accordeur de piano et ses fils ; et la fin fut tragique.

Louis Hémon l’a-t-il jamais sue, la fin de son accordeur de piano, si triste, si désenchantée Je l’ai apprise, un jour, par hasard.

L’accordeur de piano faillit mourir de faim au pays de Maria Chapdelaine ; puis, un jour, il songea à retourner en France avec ses deux fils. Il se mit à quêter de l’argent de par la région saguenayenne. Un jour, il rencontra un bon philanthrope, M. J. E. A. Dubuc, de Chicoutimi, à qui il raconta sa peine et ses grandes misères. Et le philanthrope lui donna tout l’argent qu’il lui fallait pour retourner dans son pays. L’accordeur de piano et ses fils s’embarquèrent, un matin, à Québec, sur l’“Empress of Ireland”. Et ils périrent tous trois dans le terrible naufrage dont on se rappelle. L’accordeur de piano s’appelait Joseph Vernier et ses deux fils, Edmond et Pierre.

Ah ! oui, c’est dur, par icitte, c’est dur, et c’est triste, des fois.

Et maintenant, après avoir parlé du pays de Maria Chapdelaine, après avoir esquissé la physionomie de quelques-uns de ses habitants, aussi bien comme colons de l’endroit que comme héros du roman, n’importe-t-il pas que je dise un mot, en terminant, du roman lui-même ; et je ne crois pas qu’il soit déjà trop tard.

Quand on n’a pas connu comme je le connais, ce pays de souches, ce pays de petits camps de bois rond et de cabanes de planches, on pourrait croire qu’il y a dans “Maria Chapde-

laine, quelque peu de fantaisie et que l'auteur, dans plusieurs pages, a laissé la folle du logis trotter un peu plus vite que ce "grand malavenant de Charles-Eugène", le cheval du père Chapdelaine, qui n'est pas, je le dis en passant, le personnage du roman le moins intéressant ; mais la folle du logis n'a guère commis de frasques dans le roman du pauvre Louis Hémon. Le peintre n'a trempé son pinceau que dans de la bonne couleur locale.

"Maria Chapdelaine" est donc un chant émouvant à la gloire de la colonisation. Nous avons bien, pour ainsi dire, le roman théorique de la colonisation avec Jean Rivard, Louis Hémon nous a donné le roman pratique du défrichement. L'oeuvre est en bonne prose, mais il faut proclamer son auteur, le poète, le chantre du colon canadien-français.

Je lisais récemment le livre de Antonin Dusserre, "Jean et Louise", une oeuvre justement couronnée par l'Académie Française et qui a eu un certain retentissement lors de sa publication, parce que son auteur, tout à fait inconnu jusqu'alors dans le monde des lettres, n'avait pas le moindre entraînement littéraire. Antonin Dusserre déroule les scènes de son roman dans un coin perdu de l'Auvergne, "pauvre, d'aspect farouche, belle dans sa pauvreté." Broder une intrigue de roman, si simple fût-elle, dans ce coin de pays sauvage et rocailleux, c'était, si l'on en croit les critiques de "Jean et Louise", un maître tour de force. Mais ce pays de France, aimons-nous à penser, nous du Canada, que ce soit la rocailleuse Auvergne, les noires Pyrénées, le sombre et brumeux Jura, ou les plaines blondes de la Normandie ou les côteaux dorés de la Provence, ce pays de France se prête si bien aux oeuvres littéraires ! Ils ont bien peu de mérites, ces écrivains français, pensais-je, moi aussi, en lisant le roman de Dusserre ; leurs arbres, leurs rochers, le moindre ruisseau qui serpente dans la plaine, leurs côteaux et leurs landes, tout leur sert si bien de cadre. Ici...

Ici !... Louis Hémon vient de nous prouver que c'est la même chose. Comme je l'ai dit tantôt, je connais par coeur cette région de Péribonca, de Mistassini, de Honfleur, de Tailon, le "pays des bluets" comme on l'appelle, et je l'avoue franchement, j'aurais été le dernier avec ces préjugés que je suis le premier à garder contre ce défaut de la matière première du roman, chez nous, à penser que ce coin de souches et de chicots, de broussailles et de "ferdoches" pût servir de fond à un tableau comme celui que nous a présenté Louis Hémon.

"Maria Chapdelaine" est donc une leçon pour nos romanciers canadiens. Ils ont tout ce qu'il faut dans notre nature et dans nos moeurs pour être du terroir.

Enfin, j'ajouterai que Louis Hémon, en écrivant son beau récit, n'a pas fait seulement un roman canadien ; il a écrit, s'il faut croire toujours en notre survivance, une page de l'histoire de France. Car, comme le disait, un jour, Faucher de Saint-Maurice, "l'histoire de la Nouvelle-France, faite par nous, est l'une des plus belles pages de l'Histoire de France pendant les deux derniers siècles."

Louis Hémon, Français de France, élève d'un des plus grands lycées de France, et qui a passé sa jeunesse dans un milieu universitaire français, qui est licencié en Droit français, n'a pas eu à apprendre une autre langue que la sienne pour écrire "Maria Chapdelaine", roman canadien-français. Louis Hémon savait que nous habitons, ici, la France américaine. Nous avons pris possession de ce sol, voilà plus de trois cents ans, et nous le gardons pleins d'espérance en la vitalité et en la fécondité de notre race. Nous n'avons pas peur des nationalités qui voudraient nous atteindre et essayer de nous faire disparaître. Car notre passé nous enseigne que la famille canadienne-française n'aime pas à être à l'étroit pour se développer et qu'elle sait faire reculer à temps ceux qui la jalourent et qui veulent nuire à sa prospérité. Louis Hémon savait cela et c'est

pourquoi il n'a pas craint d'écrire en belle langue française de France un récit de la France américaine et qui pourrait être lu et compris même par les plus illettrés de nos colons. Dans ses pérégrinations à travers le monde, il avait entendu, sans doute, ce touchant appel du Canada Français à la France épuisée par 1870 :

Viens, Frères, viens puiser ma force et ma jeunesse.
Viens puiser au trésor de ma fécondité
La puissante verdure de ma virginité.
De centuple moissons assurent ma promesse.

Demande à mes sillons, demande à mes forêts
Ce qu'un sol épuisé refuse à ta culture ;
Et demain, pour nous deux, la moisson sera mure
Car j'ai place pour toi en mes vastes bienfaits.

Tu rempliras chez moi tes granges appauvries
Et dans ton coeur ému, tu trouveras, ardents,
Les communs souvenirs, les communs sentiments
Et le culte jumeau de nos doubles patries.

Et ces vers, écrits voilà trente-cinq ans, par un journaliste et un militaire de France, M. de La Brière, trouvent aujourd'hui, en ces temps de souscriptions nationales pour la France, une singulière actualité.





Aux Canadiens tombés au champ d'honneur

*Braves fils Canadiens de Gaule et d'Albion,
Vous avez entendu l'appel de la Patrie,
Vous avez accepté la noble mission
De défendre le Droit contre la Barbarie.*

*Nous saluons bien bas vos glorieux tombeaux,
O vous qui n'avez pu voir d'un oeil égoïste
Et l'Angleterre en deuil et la France en lambeau,
O vous par qui le Droit sur terre encore existe !*

*Mais en tombant là-bas, vos regards éplorés
Ont réclamé de nous plus que des pleurs stériles.
Ce qu'il vous faut, c'est la vengeance : vous l'aurez.
Car vous serez vengés, héros, dormez tranquilles !*

Alonzo CINQ-MARS.

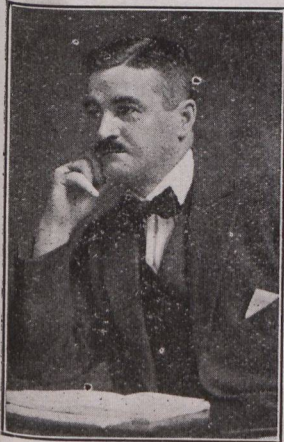
“S
na
—
de
bro
qui
des
et

Le vignant
Maître de Jules Joubert
amateur

Vers l'Avenir

L'histoire
Propos de la Saint-Jean-Baptiste

PAR G.-E. MARQUIS



M. G.-E. MARQUIS

On rapporte que Sostrate de Cnide, célèbre architecte vivant en Egypte, près de trois cents ans avant J.-C., usa d'un ingénieux ~~ex~~ *stratagème* ~~pedient~~ pour attacher son nom au phare d'Alexandrie, dont il dressa les plans, et ~~en~~ dirigea l'exécution. *des travaux.* N'osant associer son nom à celui de Ptoloméé Philadelphé, roi du pays, qui en avait ordonné la construction, il imagina de graver une inscription sur le marbre du monument, ~~et~~ *puis* il revêtit ~~ensuite~~ *celle-ci* d'une couche de chaux, ~~avec~~ *sur* une inscription pompeuse à la louange du monarque.

Un siècle plus tard, la chaux s'étant dissoute, ~~on voyait seulement~~ *portant* ces mots écrits en gros caractères : *d'à sa surface*

"Sostrate de Cnide aux dieux sauveurs, pour l'utilité de la navigation".

La ville de Québec, ville de souvenirs, chargée des fastes de l'histoire depuis trois siècles, possède un grand nombre de bronzes rappelant à la génération actuelle les noms des héros qui, à diverses époques de notre existence nationale, ont laissé des marques tangibles de leur dévouement, de leur abnégation et de leur esprit civique. *province*

if ne restait plus que
sous l'effet des apubs
atmosphériques

o accomplis

plus grande

Un peuple qui se souvient, un peuple qui honore ses grands hommes est un peuple qui prépare la voie à de nouvelles conquêtes, à de nouvelles victoires dans tous les domaines de l'humaine activité. C'est pourquoi il est bon, il est salubre, qu'une fois l'an, au moins, l'on s'arrête un instant pour commémorer le passé, rappeler les actes généreux des grands hommes, et faire revivre ainsi, dans la mémoire des enfants de la race, l'admiration et la reconnaissance qui leur sont dues.

nous

Voilà, sans doute, l'une des raisons de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste.

Mais le patron des Canadiens français fut un précurseur, et ce titre doit nous rappeler que précurseur veut dire "celui qui fait prévoir, qui prépare les actes."

s/

Toutes louables que soient les préoccupations du passé, avons-nous bien le souci de l'avenir ? Préparons-nous des actes ? Nous employons-nous assez énergiquement à préparer les lendemains ?

Au jour de la fête nationale, jetons-nous les bases de monuments qui assureraient davantage notre épanouissement dans le domaine des sciences, du commerce, de l'industrie ? Ne sommes-nous pas trop fascinés par le récit des pages glorieuses de notre histoire, sans songer à poursuivre notre route, à développer nos possessions, à agrandir notre patrimoine ?

richesses naturelles

abandon et

Pendant un siècle, nous avons été absorbés par la lutte de nos conquêtes politiques. Nos pères, laissés dans le plus grand dénuement, après la cession, durent peiner pendant plus de cent ans pour procurer le nécessaire à leurs familles. Mais, depuis la Confédération, nous avons marché à pas de géants. Aussi, il serait injuste de prétendre que rien n'a été fait, chez nous, pour asseoir les fondements de notre édifice national. Dans tous les domaines, nous avons dressé des preuves irréfutables de notre intelligence, de notre activité et de notre énergie.

à plus complet

Encore une fois, s'il est bon de rappeler nos titres de gloire, à l'occasion de la célébration du 24 juin, je crois qu'il est encore plus désirable de plonger les regards vers l'avenir, afin d'étudier les problèmes qui assureront à nos frères des postes sur les sommets.

Il convient de rendre hommage, ici—soit dit sans esprit de parti—aux heureuses initiatives du gouvernement de Québec, dont le caractère généreux et la saine politique nationale se sont traduits, depuis le commencement du siècle, par de nombreux établissements—écoles normales, techniques, des hautes études commerciales, forestières ; fondation de bourses pour l'étude des arts, etc.,—établissements qui, dans quelques années, ne sauraient manquer d'avoir une heureuse répercussion sur les actes qui attesteront de la supériorité de la race.

Mais le point où je veux en venir est celui-ci. L'initiative privée est-elle assez éveillée dans la province, surtout chez ceux que la fortune a favorisés, pour féconder les talents en puissance dans nos rangs ? En d'autres termes, n'y a-t-il pas pénurie d'actes clairvoyants, généreux et patriotes, pouvant contribuer plus rapidement et plus sûrement au bien-être moral, intellectuel et matériel des nôtres ?

La jalousie et l'égoïsme ne sont-ils pas deux défauts qui font contre-poids aux qualités que l'on nous concède ?

L'union, la cohésion, l'assistance mutuelle sont-elles des vertues que nous pratiquons religieusement, dans le commerce ordinaire de la vie, vis-à-vis nos compatriotes ?

Ne sommes-nous pas enclins à vouloir saper les têtes qui s'élèvent au-dessus des autres ?

Encourageons-nous suffisamment nos professionnels, nos industriels, nos commerçants, nos financiers ?

N'y a-t-il pas une tendance prononcée, chez quelques-uns de nos compatriotes, à quitter trop tôt le harnais, quand la fortune leur a souri, sans s'occuper d'assurer le prolongement,

affirmé *indignés*

par leurs fils, du commerce ou de l'industrie qu'ils avaient développés ?

Combien de nos millionnaires canadiens-français—on m'assure qu'il y en a quelques douzaines dans la province—ont songé à créer des chaires d'enseignement, des bourses d'études, des bibliothèques publiques, des conservatoires d'arts, des refuges pour les malades et autres délaissés de la fortune ?

Où sont nos Macdonald, nos McGill, nos Morrin, nos Sharples, nos Jeffery Hale, nos McKenzie, nos Ross ?

Il y a d'heureuses exceptions, je le sais, mais ces exceptions ne semblent que confirmer le doute exprimé par les nombreux points d'interrogation que je viens de tracer

S'il est un autre domaine où la pensée humaine a besoin, pour se développer—plus encore ici qu'ailleurs—des largesses d'un Crésus, c'est celui de l'histoire, des sciences, de la littérature. Que de talents, en effet, sont contraints de s'astreindre à un travail de mercenaire, sans espoir de n'avoir jamais la liberté d'esprit qui assurerait le plein épanouissement de ces facultés, à cause du défaut de ressources pécunières.

Pour être écrivain, historien, romancier, homme de sciences, il faut une indépendance de fortune—que bien peu possèdent chez nous—ou une position simplement nominale.

Voilà de l'emploi tout trouvé pour les richesses accumulées de nos millionnaires qui voudraient, comme jadis Sostrate de Cnide, assurer la survivance de leur nom, en créant des prix, comme ceux de Montyon, de Noble, de Goncourt, etc.

Jadis, on sentait le besoin, au jour de la fête nationale, de s'extérioriser en de bruyantes démonstrations, en vaines jactances et en pétarades éphémères.

Ne vaut-il pas mieux, dans les temps troublés que nous traversons, nous recueillir un jour, pour descendre dans notre conscience, reconnaître franchement nos faiblesses, nos défauts ?

*Après de
et parfois quatre années
d'initiation ?*

*permettre de réta-
blissement de
l'équilibre commu-
né,*

Simple

*de cet examen et d'inspiratrices
toutes pures qui elles ont,*

Puis, forts de l'expérience du passé, prendre la détermination de contribuer généreusement notre quote-part individuelle au bien-être de la race.

Les gloires du passé peuvent être un puissant stimulant dans l'accomplissement de la tâche quotidienne, mais elles ne sauraient constituer un objectif. Inutile de nous hypnotiser dans la lecture des actes méritoires de nos ancêtres. Essayons plutôt de nous rendre dignes de leurs noms par notre activité, notre cohésion, notre assistance mutuelle, notre esprit civique, en fixant, pour nous d'abord, et pour nos fils ensuite, des jalons vers les sommets accessibles à l'esprit humain.

*et de avoir
seules*

Voilà, il me semble, le moyen, l'un des moyens, dans tous les cas, de travailler efficacement au développement normal des 2,000,000 de Canadiens français attachés aux rives laurentiennes.

Dans le sol vierge d'Amérique, le rameau français a poussé de profondes racines et il y trouve en abondance la sève qui en assurera l'épanouissement complet, au milieu des essences diverses qui croissent et se multiplient sur les côtes ensoleillées, comme dans les plaines fertiles de notre immense domaine.

ou

Premiers occupants en Acadie, à Stadacona, à Hochelaga, comme aussi au pays des Grands Lacs et de la Louisiane, nous devons soutenir un passé de vaillance, de gloire, travaillant à bâtir l'avenir, en assurant aux nôtres la prépondérance universelle sur le Nouveau continent : prépondérance dans les arts, les sciences, les métiers, le commerce, l'industrie, la finance ; comme aussi dans la civilité, la probité, la générosité, la fierté nationale.

Puisse la race dont le sang coule dans mes veines être en communion d'idées avec ces sentiments, afin de nous assurer des lendemains féconds en résultats bienfaisants et durables !

Voilà mes vœux, mes souhaits, mes ambitions !

les lettres

après d'arriver

LA FOLLE

AU BORD DU RIVAGE

*Chaque soir vient pleurer ici même une femme ;
Ses yeux cherchent toujours sur la mer, mais en vain.
Elle semble cacher tout au fond de son âme
Un éternel chagrin.*

*O vagues qui frappez sans cesse ce rivage,
Vous dont la voix se mêle aux échos du grand vent
Qui emporte les gars loin de leur village,
Ecoutez un instant !*

*Un vieillard, l'autre jour, m'a conté une histoire,
Et chacun la répète au village voisin :
Des peines, des soucis ont troublé sa mémoire,
Cruel fut le destin.*

*Le jour, on le voit sur la route ;
Là-bas, tout près du vieux moulin,
Elle s'arrête, puis écoute,
Ses yeux cherchent dans le lointain.
Le soir, elle parcourt la grève,
On l'entend murmurer des mots ;
Soudain, elle éclate en sanglots,
Tend les bras au-dessus des flots,
Elle parle, sa voix est brève.*

*Sous de longs cheveux noirs que le vent soulève,
De grands yeux effarés croient voir des matelots.
"Rendez-moi mon amant, seul ami sur la terre,
Demande-t-elle aux flots qui cachent son mystère ;
Un soir il est parti, me jurant son amour,
Je ne l'ai plus revu, jamais, depuis ce jour !"*

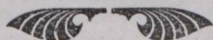
*"Ah ! je suis seule, vois ! Reviens, je t'aime encore,
Car l'amour dans mon coeur a jeté de l'effroi,
Je pleure chaque nuit, souvent jusqu'à l'aurore,
Puis-je vivre sans toi ?" ...*

*Cachant dans ses mains son visage,
Tandis que l'écho dans les bois
Se mêle aux échos du rivage,
Des sanglots étouffent sa voix.*

.....
.....

*Elle se tait . . . La lune éclaire la campagne,
De loin, de temps en temps, des voix de matelots
Que le bruit de la mer au rivage accompagne
Arrivent par sanglots.*

Joseph PATRY.



Les Echos de la Société

La Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec a été fondée le 1er décembre 1917, par un groupe de jeunes gens de Québec qui se réunissaient, ce jour-là, à l'Hôtel de Ville et choisissaient les premiers officiers de la Société. Depuis, ces officiers se sont réunis chaque samedi soir, au même endroit.

Le nombre des membres actuels de la Société est de cinquante.

Les moyens d'action de la Société des Arts, Sciences et Lettres pour atteindre son objet, sont les suivants : Conférences et concerts, dîners-causeries et concerts-boucane, cercles d'études et concours littéraires, travaux artistiques et expositions d'oeuvres d'arts, publication d'une revue, bourses de voyage, etc.

Depuis sa fondation, la Société a organisé quatre grandes séances publiques qui ont eu lieu à l'Hôtel de Ville. A chacune de ces séances, un membre de la Société a fait une conférence sur un sujet du terroir, et il y a eu programme spécial de chant, de musique et de déclamation.

La Société compte trois comités permanents : Comité de Propagande, Comité d'Initiative et Comité d'Etudes.

La dernière séance publique de la Société a eu lieu le 28 mai dernier ; la série est interrompue pour le temps des vacances et sera reprise à la fin de septembre, alors qu'elle se poursuivra, chaque mois et sans interruption jusqu'en juin 1919.

La Société des Arts, Sciences et Littérature a une existence légale. A une séance du Conseil de Ville, tenue le 31 mai, il a été résolu :

“Que le Conseil donne son assentiment à la demande d'incorporation de la Société des Arts, Sciences et Lettres conformément aux Statuts de la province y ayant trait.”

Dans sa livraison du mois d'août, le “Terroir” publiera le texte de la conférence faite à la séance publique du mois de mars, par M. Jos.-S. Blais, inspecteur en chef de la Banque

LE TERROIR

Nationale, sur le "Système des banques en France, en Angleterre et au Canada". La livraison d'août contiendra la conférence de M. G. E. Marquis, chef du Bureau des Statistiques provinciales, sur : "L'esprit civique chez nous", et celle de septembre publiera le travail de M. Geo. Morisset, secrétaire de la Commission de l'Exposition Provinciale et président de la Société des Arts, Sciences et Lettre, sur "Le rôle social des Expositions"

* * *

Le dessin qui orne la première page de la couverture du "Terroir" est dû au crayon de M. Edm. J. LeMoine, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres et l'un de nos peintres les plus avantageusement connus. Ce dessin allégorique représente les Arts, les Sciences et les Lettres et nous ne croyons pas que de longues explications soient nécessaires pour expliquer les trois objets de l'allégorie ; le dessin s'explique suffisamment par lui-même. Qu'il nous suffisè de dire que le peintre a eu l'heureuse inspiration de représenter la littérature canadienne-française en même temps que l'histoire par une miniature du Monument Garneau, que l'un de nos riches et des plus distingués concitoyens, l'hon. G. E. Amyot, en un geste patriotique, donnait au gouvernement de la province de Québec.

Voilà bien, en effet, le seul emblème que nous possédons, moulé dans le marbre, de la littérature canadienne et nous devons féliciter M. LeMoine de l'avoir pour la première fois exprimé dans un dessin.

* * *

La Société des Arts, Sciences et Lettres a des représentants partout et elle ne compte que six mois d'existence : elle en a dans la magistrature, dans le barreau, dans la médecine, dans le notariat, le journalisme, le commerce, la mutualité, dans la peinture, dans l'architecture, dans la musique, dans l'économe politique et sociale, dans l'industrie.

Elle a aussi l'honneur d'avoir un représentant dans l'armée, où il n'occupe pas la moindre place : c'est le major Théo. Paquet, commandant du bataillon de Laval, présentement à l'entraînement au camp de Valcartier.

Le major Paquet est l'un des ouvriers de la première heure dans la Société des Arts, Sciences et Lettres. Il est membre du Comité d'Initiative et de Réception, et il fut l'un des membres les plus assidus aux séances du conseil d'administration jusqu'au jour où il eut l'honneur d'être appelé à former le brave et distingué petit bataillon d'élite qu'il commande en ce moment. Personne ne pouvait être plus digne de cet honneur de former et de commander ce bataillon de jeunes gens instruits et distingués que le major Paquet, B. L., L. L. L., membre du Barreau de Québec.

Cette entreprise de créer ce Corps d'Entraînement des Officiers Canadiens (Bataillon de Laval) était aussi hardie que délicate. Il fallait du jugement, de la délicatesse, de la courtoisie, et aussi de la fermeté. Il faut croire que le major Paquet eût l'heureux apanage de toutes ces enviabiles qualités, puisque en l'espace de moins de trois semaines il réussit à remplir les cadres de ce corps d'élite, qui, aujourd'hui, par sa bonne tenue, sa distinction, son endurance, son esprit de discipline, attire les compliments des plus hautes autorités de la milice et fait l'orgueil, non seulement de nos concitoyens, mais de toute la race canadienne-français.

Car le Bataillon de Laval et son distingué commandant font honneur à notre race. L'organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres a donc le droit de s'honorer de la présence parmi ses officiers de celui à qui l'on doit, dans une très large mesure, le succès de la création du C. E. O. C. et l'honneur de compter parmi nos instructeurs d'élite ce vaillant petit bataillon formé des descendants des "escholiers" qui, en 1775, contribuèrent à conserver à l'Angleterre la colonie menacée par les hordes d'Arnold.

* * *

A sa séance du 18 mai dernier, le Conseil d'Administration de la Société des Arts, Sciences et Lettres a voté une résolution de félicitations à l'adresse de M. Avila Bédard, président du Comité d'Etude de la Société, à l'occasion de sa nomination récente comme directeur de l'Ecole Forestière de Québec. Que M. Bédard veuille bien accepter maintenant les compliments du "Terroir".

M. Bédard remplace à ce poste important M. G. C. Piché,

qui a été nommé par le gouvernement chef du Service de la Protection des Forêts contre le feu, nouveau service qui est attaché au Service Forestier de la Province dont M. Piché est le chef.

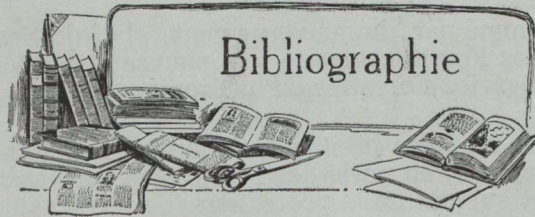
Ces deux services prennent, depuis quelque temps, beaucoup d'envergure ; on parle des forêts plus que jamais, du reboisement et surtout de la protection de nos bois contre leur grand ennemi, le feu. Nous sommes heureux de constater que cette popularité de nos forêts, cet intérêt qu'on leur porte dans les villes comme dans les campagnes, sont dus au travail, à l'initiative, aux études de nos deux amis Piché et Bédard, ainsi qu'à leurs jeunes collaborateurs dans cette oeuvre éminemment nationale, les ingénieurs forestiers qui ont étudié à l'Ecole Forestière de Québec.

* * *

Deux officiers de la Société des Arts, Sciences et Lettres, MM. A. Cinq-Mars, 2ème vice-président, et D. Potvin, secrétaire, ont réussi à tirer du fameux roman de "Maria Chapdelaine, de Louis Hémon, un drame en cinq actes dont on dit beaucoup de bien. Ce drame devait être représenté lors de la dernière saison de comédie française à l'Auditorium de Québec, par l'Alliance Artistique de Montréal. Mais les auteurs, pour des raisons... d'auteurs, n'ont pas cru le moment opportun de faire représenter leur oeuvre par cette troupe Scheller-Fillion-Godeau.

Les décors étaient brossés, les rôles étaient même distribués, mais contre tout cela, il y avait, comme nous venons de le faire remarquer, les raisons... d'auteurs. L'interprétation de "Maria Chapdelaine" a donc été remise à l'automne, lors de l'ouverture de la saison théâtrale.

Par résolution, la Société des Arts, Sciences et Lettres va organiser, lors de cette interprétation, une soirée de gala qui sera sous son patronage et au cours de laquelle, outre le drame de MM. Cinq-Mars et Potvin, on interprètera, comme lever du rideau, "Le Retour", piècette en un acte qui a obtenu le deuxième prix dans un concours organisé, l'hiver dernier, par l'Alliance Artistique de Montréal, et dont l'auteur est M. Aug. Choquette, fils de l'hon. Sénateur Choquette, tous deux membres de notre Société.



AUX SOURCES CANADIENNES, avec en exergue : "Je puise mais n'épuise" par G. E. Marquis ; dédié "Aux Normaliens et Normaliennes de Laval" ; préface de Mgr T.-G. Rouleau.

C'est un fort intéressant recueil de pièces du plus pur terroir ; des descriptions et des croquis de la campagne québécoise ; des scènes vécues de villes ; des opinions éloquentement exposées sur des problèmes actuels ; des souvenirs d'enfance délicieusement évoqués. C'est écrit simplement, mimet mais bien et correctement. "Aux Sources Canadienne" est d'une lecture des plus agréables.

AUTOUR DE LA MAISON, par Michelle LeNormand, — deuxième édition — Édition du "Devoir" 1918, dédié à "maman".

On dirait que cette deuxième édition de "Autour de la Maison" arrive juste pour donner aux villégiateurs l'occasion d'apporter avec eux à la campagne, un livre qui ne les quittera jamais. Le livre de Michelle LeNormand évoque des visions, des sites, des sourires, des figures aimées, des morceaux de campagne. C'est frais, c'est gentil comme tout, ces tableaux si délicieusement brossés. A lire tout cela il nous monte à l'odorat des bouffées de foin coupé, un relent de bon labour et il semble qu'on se réveille, un matin de moisson dans tout l'or de la maturité des grains bons à couper.

MOISE JOES-SIN (Les rudes) par Louis-Joseph Doucet. Québec. L'auteur Editeur, 142, rue des Franciscains, 1918.

C'est le dernier né d'une nombreuse famille dont notre excellent père Louis-Joseph Doucet est l'heureux père. M. Doucet est infatigable. Chaque année il enrichit notre littérature d'un nouveau volume et c'est toujours le dernier qui est le meilleur. M. Doucet s'est classé depuis longtemps parmi nos meilleurs écrivains du terroir canadien ; il est un conteur digne de Pan phile Lemay. Avec "Moise Joessin" et "Les Campagnards de La Noraie", il a égalé et peut-être surpassé Fréchette dans la peinture qu'il a faite de nos originaux.

Signalons entre autres œuvres de L. J. Doucet trois autres brochures qu'il nous adresse : "Au vent qui passe", "Au bord de la clarière" et "Les Palais d'Argile" — prose et poésie — Du premier au dernier vers, de la première à la dernière ligne de prose, c'est toujours du bon, du pur terroir ; ça sent les champs qu'ils soient en chaume ou en labour.

* * *

Nous signalerons sous cette rubrique, tous les volumes et les brochures dont on nous aura fait parvenir deux exemplaires—Adresse : Le Secrétaire de la Rédaction du TERROIR, 14 rue Crémazie.

Dans une chronique intitulée "Les Livres de chez nous" et qui paraîtra dans la livraison suivante du TERROIR nous donnerons une critique plus détaillée des livres dont nous nous contentons, aujourd'hui, de signaler l'apparition.

Voulez-vous Placer votre Argent pour Rapporter 6%

Payable deux fois par an et avoir comme
garantie les Corporations Municipales,
Scolaires et Paroissiales ? :: :: ::

ADRESSEZ-VOUS A

Provincial Securities Limited

Tél. 6377

Cote de la Montagne

QUEBEC

J. M. Mackay,
Président

Hon. A. Turgeon, C. R.
Vice-Président

J. H. Boisvert, N.P.
Dir.-Gérant

Bureau de Placement Provincial SERVICE GRATUIT SANS DELAI

Des milliers de personnes ont obtenu depuis la création,
par le Gouvernement Provincial, du Bureau de Placement,
des emplois permanents des plus avantageux, et cela

GRATUITEMENT

Nous attirons aussi l'attention des patrons qui pourront
en communiquant leurs demandes d'employés à ce bu-
reau, obtenir sans autre recherche, des employés
compétents.

ALFRED CROWE, Surintendant

Bureau de Placement Provincial

No 83, rue du Pont, QUEBEC

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 5 h. p. m.

Téléphone 2933

CORRESPONDANCE SOLLICITEE



Les EXPOSITIONS sont des boulevards qui conduisent à la
PROSPERITE

Les EXPOSITIONS sont des étendards de
PROGRES

Les EXPOSITIONS sont des moyens de
DEVELOPPEMENT

Les EXPOSITIONS ont pour but le
PROGRES RAPIDE

L'Exposition Provinciale de Quebec

*Le plus grand événement annuel
de la province*

M. L.-A. CANNON, C. R., M. P. P.
Commissaire-président

Georges MORISSET
Commissaire-secrétaire